

# Les chemins de l'espérance

Histoire de deux familles de paysans lorrains  
de 1910 à 1945



Éditions R.A.P.F.

Christian KRIKA

# *Les chemins de l'espérance*

Histoire de deux familles de paysans lorrains  
entre 1910 et 1945

© Christian KRIKA – 2014

[www.christiankrika.com](http://www.christiankrika.com)

ISBN (livre) : 978-2-9542217-3-1

ISBN (eBook) : 978-2-36845-205-9

Maquettes papier et numérique réalisées par IS Edition

[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

CHRISTIAN KRIKA

# *Les chemins de l'espérance*

Histoire de deux familles de paysans lorrains  
entre 1910 et 1945

ÉDITIONS R.A.P.F.

## Du même auteur

– *Gweg et l'enveloppe mystérieuse*

Ed. R.A.P.F. – 2013

– *Le secret de la vallée oubliée*

Ed. R.A.P.F. – 2012

– *Obsessions*

Ed. Edilivre (collection coup de cœur) – PARIS 2011

– *Gweg face aux compagnons de la mort*

Ed. de l'Officine – PARIS 2010

– *Le couloir du diable*

Ed. de l'Officine – PARIS 2009

– *La légende du cimetière maudit*

*Ed. de l'Officine – PARIS 2008*

– *L'énigme du chevalier de l'apocalypse*

*Ed. de l'Officine – PARIS 2007*

– *Le mystère des trois flambeaux*

*Ed. de l'Officine – PARIS 2006*

– *Les marais sauvages (épuisé) – 2002*

– *Le domaine des Hautes Terres (épuisé) – 2000*

– *Les sentiers de l'angoisse (épuisé) – 1999*

– *Le grand hiver - 1998*

*Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont  
contribué à la correction de cet ouvrage.*

*À ma mère...*

*Je dédie ce livre à ceux qui inscrivent à jamais leur nom dans la boue des tranchées de la Grande Guerre mais aussi aux victimes innocentes, connues ou inconnues, qui donnèrent leur vie lors des autres conflits.*

## Avertissement

Les personnages de ce roman, ainsi que les événements impliquant le village de Longeville-en-Barrois, sont de pure fiction, toutefois, beaucoup de situations décrites dans ce livre, aussi étranges qu'elles puissent paraître, se sont réellement produites. L'histoire de cette famille de Lorraine est sans doute celle de beaucoup de nos anciens. De la bataille de la Marne aux accords de Yalta, de l'occupation de la Ruhr aux grèves de 1936, nos grands-parents ou arrière-grands-parents peuvent, à un moment ou à un autre, avoir été les acteurs, volontaires ou non, des événements tragiques qui ponctuèrent le XX<sup>ème</sup> siècle.

*« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée ».*

Tel était l'ordre du jour, lancé de Châtillon-sur-Seine, par le Général Joffre, pour le 6 septembre 1914. C'est à une dizaine de kilomètres de cette même ville que les Alliés firent la jonction de leurs armées, trente ans plus tard ! Les mots du Généralissime laissaient présager de l'intensité et de la monstruosité du conflit qui ne faisait que commencer. Pendant ce temps, la 6<sup>ème</sup> armée, commandée par le Général Maunoury, lançait une offensive de grande envergure, mais décisive, contre la 1<sup>ère</sup> armée allemande, sous les ordres du Général Von Kluck.

Le Général Gallieni, Gouverneur Militaire de Paris, nommé de fraîche date, décida de tout mettre en œuvre pour protéger la ville. C'était un homme ombrageux, au caractère autoritaire, fort d'une carrière militaire coloniale très active, notamment en Afrique Noire et à Madagascar où il dut faire face à

plusieurs révoltes. Alors que l'ennemi s'approchait dangereusement de Paris, s'efforçant de broyer les lignes françaises, Gallieni eut l'audacieuse idée de réquisitionner les taxis parisiens. Dans la journée du 7 septembre, il fit transporter les soldats de la 7<sup>ème</sup> division tout juste arrivés dans la capitale, afin d'épauler la 6<sup>ème</sup> armée sur les rives de la Marne et de l'Ourcq. Chaque voiture pouvait transporter jusqu'à quatre soldats et cette opération permit le transfert de quatre mille hommes. Deux mille autres soldats furent acheminés par trains sur le théâtre des opérations.

Pour Adrien, simple soldat, sous le coup de la nouvelle loi qui, en 1913, avait augmenté la durée du service militaire, la passant à trois années au lieu de deux, l'épreuve était terrible, car il se trouvait bien loin de celle qu'il aimait. Depuis la fin juin, le 28, exactement, les événements s'étaient précipités, d'abord, il y avait eu cet attentat, en Bosnie-Herzégovine contre la Torpédo à bord de laquelle se trouvaient l'archiduc d'Autriche, François-Ferdinand, et sa femme, Sophie, tous deux en visite officielle dans la lointaine et énigmatique Sarajevo. Adrien n'avait jamais entendu parler de cette ville, ni même de ces personnes que l'on venait d'assassiner, il avait entendu

un porteur de journaux hurler la nouvelle au fil des rues et n'y avait attaché aucune importance... L'auteur de l'attentat, un nationaliste serbe de 19 ans, un certain Gravilo Princip, soupçonné par l'Autriche d'être le jouet de la Serbie, avait été immédiatement arrêté. Puis, il y avait eu un second attentat, contre Jean Jaurès, cette fois, à Paris, au café du Croissant, le soir du 31 juillet. Le bruit des bottes résonnait aux frontières, le spectre de la guerre étendait son aile sinistre et sombre sur l'Europe. Le 1<sup>er</sup> août fut lancé l'ordre de mobilisation générale, à compter du lendemain dimanche 2 août. Aussitôt la nouvelle connue, les cloches résonnèrent dans tout le pays. Les hommes quittèrent tout de suite leur travail, dans les champs la moisson s'arrêta, le claquement des lieuses se tut. Le 3 août l'incroyable réalité jaillissait à la face du peuple : l'Allemagne venait de déclarer la guerre à la France ! La guerre !

Mais, alors même que le roulement du tambour annonçait celui du canon, et que les cloches laissaient présager, sans doute, des milliers de morts à travers le vieux continent, la liesse s'était emparée des Français. Chaque homme et chaque femme pensaient que cette guerre serait courte et que, bientôt l'Alsace et la

Lorraine seraient rendues à la Mère Patrie. Chacun espérait, au plus profond de lui-même, que l'affront de la défaite de 1870 serait lavé. Dans toutes les grandes villes du pays le drapeau tricolore enflammait les fenêtres. Des cris de « vive la France » résonnaient joyeusement dans les rues. C'est donc la paix au cœur et la fleur à la boutonnière que les soldats portaient au combat ! Sous les acclamations du peuple.

Le Grand Quartier Général de Joffre, le GQG, avait, dès le 4 août 1914, été installé à Vitry-le-François et la petite cité d'alors s'en était trouvée transformée. Des mitrailleuses furent placées dans le clocher de son église et l'activité militaire y fut omniprésente ce qui contribua à rassurer, dans un premier temps, une partie de la population. Dans les mois qui suivirent, le GQG fut déplacé à plusieurs reprises pour finalement s'établir, de novembre 1914 à janvier 1917, à Chantilly, à une quarantaine de kilomètres au nord de la capitale.

À présent, nous étions le 7 septembre, une pluie de bombes s'abattait, depuis plusieurs heures, sur le secteur où était stationné le régiment d'Adrien, l'artillerie allemande répondant aux attaques de l'armée française. Des rumeurs, quelquefois contradictoires, circulaient donnant parfois à penser

que des renforts, peut-être en provenance de Paris, allaient arriver et permettraient l'offensive qui aboutirait à la victoire finale ! Mais, en admettant que ces rumeurs soient avérées, ces renforts arriveraient-ils à temps ?

Adrien était natif de Longeville-en-Barrois, petite commune du département de la Meuse, située à quatre ou cinq kilomètres du chef-lieu, au creux de la vallée de l'Ornain. Il était, depuis très peu de temps, fiancé à une jeune fille de son âge qu'il connaissait, par contre, depuis longtemps, puisqu'il l'avait rencontrée à Bar-le-Duc, à l'occasion d'une fête d'aviation, en août 1910. À cette époque, il avait dix-huit ans à peine mais son regard pur d'adolescent n'avait pu se détacher de la fine silhouette de celle qui serait, du moins l'espérait-il, un jour sa femme. Depuis cet instant, jamais il n'avait pu penser avec autant de sincérité, à une autre fille. Bien sûr, plus tard, il avait, comme bien d'autres jeunes hommes de son âge, fréquenté certaines maisons de la ville, toute proche...

Les durs travaux des champs, au sein de la ferme familiale ne lui laissaient guère de loisirs, surtout en été ! Levé avant le soleil pour se coucher tard dans la nuit ! Les semailles, la fenaison, la moisson, tout le

travail de la terre reposait, dans cette ferme, sur ses épaules et celles de son père, qu'il secondait remarquablement. Puis était venue la mobilisation et la guerre, le départ avec cette sensation terrible de laisser une montagne de travail inachevé. Les blés dorés, ondulant sous le généreux et chaud soleil d'août, tel un gigantesque océan de lumière, étaient magnifiques, cette année-là. La moisson s'annonçait sous les meilleurs auspices. Adrien enrageait à l'idée de laisser son père seul, écrasé par autant de travail. Sa mère, paysanne dure, au cœur tendre, essuya discrètement une larme, sur le quai de la gare, en voyant son fils monter dans le train. Bien sûr, depuis son incorporation en septembre 1913, elle avait pris l'habitude de ces départs, à la fin de chaque permission, mais là, c'était différent : son fils unique partait pour la guerre.

Adrien fit un dernier signe de la main, il savait que, cette fois, il allait vers l'inconnu avec cette curieuse appréhension qui vous étreint le ventre, cette voix mystérieuse qui vous murmure, au creux de l'oreille, que vous ne reviendrez peut-être jamais, comme l'oncle Jules, en 70 ! Ou alors que vous reviendrez pour pleurer des ruines et des proches disparus. Cette

guerre serait celle d'un été, pensait-on. La France, récupérerait bientôt les provinces perdues, au nez et à la barbe des Allemands. Comment Adrien, et les milliers de gens comme lui, qui se trouvaient confrontés à ce qui allait devenir l'un des conflits les plus meurtriers de ce jeune siècle, auraient-ils pu penser que Metz, depuis son annexion, en 1871, était devenue l'une des plus importantes places fortes au monde.

Pendant tout le mois d'août, les tentatives engagées par le haut commandement français pour mettre l'ennemi en échec avaient échoué. De durs combats eurent lieu en Alsace et, malgré la prise de Mulhouse, le 19 août, les Français ne parvinrent pas à arracher la décision, à maintenir leurs positions et l'armée d'Alsace fut obligée de se replier sur les contreforts du massif des Vosges. Début septembre, le Général Berthelot envisagea un repli vers la Seine, mais Joffre opta pour la Marne : il était vital de défendre Paris. À Tannenberg, les armées du Tsar venaient de subir l'une des plus cuisantes défaites de leur histoire, face à l'armée allemande de Hindenburg qui fit plus de cent mille prisonniers.

Dans les premiers jours de septembre, la terrible réalité avait remplacé l'ardeur des premiers jours. La joie, à la perspective de donner une bonne leçon aux Allemands et d'en finir rapidement, s'estompait peu à peu avec le bruit des bombes, l'odeur âcre de la poudre, les corps ensanglantés, le gémissement des blessés dans la poussière.

Une certitude s'ancrait dans le cœur d'Adrien : jamais il n'oublierait cette épreuve même si, comme beaucoup l'avaient sans cesse répété, depuis plusieurs semaines, le conflit s'annonçait rapide et la victoire certaine. Lui, n'en était plus sûr du tout ! La peur lui serrait le ventre. Il n'avait pas peur pour lui mais pensait surtout à Louise, qu'il aimait davantage au fur et à mesure que les jours s'égrenaient. Il n'oubliait pas la profondeur de ses yeux verts lorsque son regard d'ange se posait sur lui, il revoyait son visage au teint de lait et sentait presque le parfum de ses cheveux aux boucles d'or. Son cœur battait à tout rompre à chaque déflagration. Il devait se battre, défendre son pays, sa terre. Il songeait à sa Lorraine natale, si loin aujourd'hui, et au fleuve majestueux qui avait donné son nom à son département. Cette Meuse qu'il n'avait jamais vue et qui, si elle ne traversait pas Bar-le-Duc, arrosait néanmoins Verdun, puis d'autres villes avant

d'entrer en Belgique et en Hollande pour mêler ses eaux pures et douces à celles du Rhin. Adrien avait peur pour les siens, peut-être plus que pour lui-même. Les nouvelles qu'il parvenait à recevoir sur sa région étaient quelquefois inquiétantes et souvent contradictoires. Il ignorait que la V<sup>ème</sup> armée allemande, basée sur les hauteurs de l'Argonne, projetait, pour le 6 septembre l'assaut final sur la ville natale du Président Poincaré. Il ignorait aussi qu'une division française du XV<sup>ème</sup> Corps prendrait rapidement position sur les hauteurs de la cité ducale pour mettre à bas le projet des Allemands.

Autour d'Adrien les combats faisaient rage, soudain, une déflagration puis, plus rien, le silence... lourd ! Les ténèbres... cette sensation que tout est mort autour de soi. Adrien, leva péniblement la tête et ressentit une vive douleur à l'abdomen et son bras, surtout, le faisait souffrir. Il s'aperçut qu'il était allongé dans la boue, à côté du corps sans vie d'un soldat très jeune, habillé autrement que lui. Un soldat ennemi, un Allemand, perdu dans cette guerre stupide, un pauvre gars, venu mourir sur une terre qui n'était pas la sienne, loin de ceux qu'il avait aimés. Loin de tout ! Adrien, au prix d'efforts surhumains, se redressa et regarda autour de

lui. Il n'y avait plus que le chaos, la terre bouleversée par les bombardements, la fumée âcre qui prenait à la gorge, d'autres morts, pas un gémissement ! Le jeune homme retomba, le torse dans la boue, mais la tête encore dressée. Il regarda la main droite de cet homme à peine sorti de l'enfance, qui aurait pu être son frère, et vit un petit anneau doré. Il sentit ses yeux s'embuer. Son corps tout entier, oubliant sa propre douleur, fut secoué par un flot de sanglots. Puis le silence retomba.

Au bout d'un moment dont il n'aurait su évaluer la durée exacte, Adrien entendit un son de voix qui allait en se rapprochant. Des hommes parlaient entre eux. Le jeune homme aurait voulu crier mais aucun son ne sortit de sa bouche, il se sentait très faible, chaque mouvement, aussi léger qu'il fut, accentuait sa douleur. Sans doute allait-il finir par mourir, ici, comme bien d'autres.

– Là, il y en a un qui respire encore, cria une voix. Il a pas l'air trop amoché mais il a dû perdre pas mal de sang.

– Des Français, songea Adrien, ce sont les Français !

Le jeune homme se sentit soulevé. Il avait mal au ventre, au bras et gémissait.

– Pour l'instant, la guerre est terminée pour toi, mon vieux, dit encore une voix. Dans l' fond, t'as d' la veine !

Depuis le début de la matinée, Marthe Camolin, la mère d'Adrien, s'affairait à préparer le linge pour l'emmener au lavoir dès le lendemain, quand un bruit attira son attention. C'était Louis Gerchet le premier adjoint au maire qui venait de passer la barrière. Marthe sentit, d'un seul coup, son cœur s'affoler et son visage devint plus blanc que le large drap qu'elle tenait encore en main. Elle savait ce que pouvait signifier une telle visite. Déjà, plusieurs maisons, depuis le début de la guerre, avaient reçu la visite du maire ou de l'un de ses adjoints. Louis Gerchet, qui était presque un ami, leva le bras en esquissant un léger sourire.

– T'inquiète pas, *la* Marthe, ton gars est vivant, blessé, mais vivant !

– Il est blessé, lança Georges, le père, qui sortait de l'écurie. C'est grave ? Tu sais, c'est mon seul et unique garçon. J' n' veux pas l' perdre !

– C'est grave ? insista Marthe, en plantant ses yeux fatigués par les nuits sans sommeil des derniers jours dans le regard franc de Louis.

– Il a reçu une balle dans le ventre, mais il est sauvé. Il a aussi un bras cassé. Il a été rapatrié sur l'arrière. C'est tout ce que je sais. J'ai voulu vous prévenir tout de suite.

– Merci Louis, murmura Marthe, les yeux embués, merci.

– Ils le laisseront peut-être rentrer, avança Georges.

– Sûrement, le temps qu'il se refasse une santé.

– Pis, ils nous le reprendront à nouveau, il finira par se faire tuer, reprit le père.

– Comme le pauvre Jules, en 70, compléta sa femme.

Louis ne sut guère trop quoi leur répondre, il comprenait Marthe et Georges. Son père, à lui, avait été tué à Sedan, à la dernière guerre, et ils s'étaient retrouvés ses quatorze frères et sœurs et lui, avec leur mère, sans rien d'autre que leurs yeux pour pleurer.

– Viens-t-en boire qu'que chose, proposa Georges. Une 'tite goutte, ça s' refuse pas !

– Eh, ma foi non !

– La mère, amène voir deux verres, prends-en un aussi, ça peut pas t' faire de mal.

La brave femme eut un sourire. Elle n'avait goûté ce genre de breuvage qu'une seule fois dans sa vie et n'avait pas du tout apprécié. Elle prit la cafetière qui chauffait doucement sur la cuisinière depuis quelques heures déjà et se servit une tasse.

L'automne allait bientôt arriver, suivi des frimas de l'hiver et tout le travail devait être achevé rapidement. D'ordinaire, Adrien aidait beaucoup son père et, lorsque la tâche était trop importante, ils prenaient des saisonniers. Cette année-là, la moitié de la récolte serait perdue à cause du manque de bras et d'animaux : l'armée avait réquisitionné les chevaux et les véhicules, ne leur laissant qu'une vieille carriole et une jument hors d'âge. Tous les hommes valides étaient partis à la guerre, il ne restait que les femmes, qui avaient déjà énormément d'ouvrage et des hommes trop âgés pour aller au front. Il y avait aussi les enfants qui aidaient comme ils le pouvaient aux travaux des champs, mais leurs bras trop maigres ne valaient pas ceux des hommes dans la force de l'âge. La bataille de la Marne avait été une victoire...

Vers la fin du mois de septembre, Adrien fut rapatrié à Bar-le-Duc et, c'est à pied qu'il rejoignit la ferme familiale. Amaigri, fatigué, il frappa à la porte.

Sa mère sauta à son cou, en larmes, son père, qui était dans l'étable et ne l'avait pas vu arriver, sortit précipitamment dans la cour en entendant des cris.

– Adrien est là, hurla sa femme.

Le vieux fermier se précipita à l'intérieur de la maison et embrassa son fils.

– Tu peux pas rester là, dit-il d'une voix calme.

– Mais, p'pa...

– T' es trop faible, trop maigre, trop fatigué... j' t'envoie chez les cousins, dans l' Vercors.

– Mais p'pa, je te serais plus utile ici, avec tout le travail que tu as.

– Ecoute, fils, t'es trop fatigué avec toutes tes blessures, je préfère que tu te refasses une santé là-bas plutôt que de continuer à t'épuiser ici. Le grand air des montagnes te fera du bien. Et pis, c'est pas avec un seul bras que tu pourras beaucoup m'aider !

– Mais qui te dis que les cousins seront d'accord.

– L'Alphonse et moi, on a quasiment grandi ensemble. Aux moissons, j'allais souvent leur donner un coup de main parce qu'ils avaient besoin de bras et que nous on était beaucoup. On est comme des frères, que je te dis !

– Mais moi, je ne les ai jamais vus et...

– Gamin, j'ai pris ma décision !

Adrien ne répliqua pas, il savait ce que cela signifiait lorsque son père l'appelait « gamin ».

– Tu pars demain.

– Déjà, mais ils ne sont même pas prévenus.

– J'enverrai un télégramme.

Le jeune homme se tourna vers sa mère qui le regardait avec les yeux de l'amour.

– Louise, demanda-t-il.

C'est le père qui répondit :

– *La* Louise, elle est partie en Sologne. Ses parents l'on envoyée loin d'ici, en d'ssous d'Orléans, chez des connaissances à eux.

– Elle a laissé une lettre pour toi, avant de partir, reprit la mère. Elle est sur le buffet.

Sur l'enveloppe grise, qu'Adrien déchira d'un geste nerveux mais précis, était juste inscrit le prénom du jeune homme, d'une écriture fine et tremblante. Louise, dans la hâte du départ, avait griffonné ces quelques mots :

*« Adrien, je suis obligée de partir loin d'ici, je n'ai pu me procurer l'adresse de ton régiment, je tremble chaque seconde pour ta vie. Je t'aime plus que tout au monde ! ».*

Le jeune homme relut ces deux simples phrases, triste de ne pouvoir y répondre : la jeune femme n'avait pas laissé son adresse.

– Quand est-elle partie ? demanda-t-il.

– Il y a deux jours... ça c'est décidé très vite, juste après que les Allemands aient pris Saint-Mihiel, précisa Marthe.

– Saint-Mihiel est tombée ?

– Oui, bougonna le père, d'après ç' qu'on dit, les Allemands encerclent presque Verdun. Au début du mois, il y a même eu des combats près de Bar, plusieurs villages sont complètement détruits, y paraît même que Revigny a brûlé. On entendait les canons jusqu'ici. On ne compte plus les gens qui s'en vont. P't'êt' bien qu'on s'ra obligé d'en faire autant.

– À Bar, les réfugiés arrivent de partout, renchérit la mère.

Adrien pensa à Louise toute la nuit et, lorsque l'heure du lever arriva, sa mère s'étonna de le trouver encore plus fatigué que la veille.

– Adrien, je veux que tu te reposes là-bas. Je veux que tu reprennes des forces.

– M'man, je suis inquiet pour Louise. Jamais elle n'a été aussi éloignée de moi.

– Ne crains pas pour elle, va ! Elle est loin de la ligne de front, ta Louise. C'est une bonne fille, tu la reverras après la guerre. Ça finira bientôt, ne t'inquiète pas !

Pensait-elle réellement ce qu'elle venait de dire ? Le jeune homme en doutait, mais il se força tout de même à lui sourire, il avait vu la guerre « de près » et savait, à présent, que ce conflit durerait plusieurs mois et même, peut-être, plusieurs années. Il garda le silence, ne voulant pas ôter tout espoir à sa mère.

Le train entra en gare de Grenoble deux jours plus tard. Le voyage avait été éreintant, Adrien se sentait plus épuisé que jamais. Le mois d'octobre, qui naissait à peine, jaunissait peu à peu les feuilles des arbres. Les journées commençaient à raccourcir mais le soleil brillait d'un éclat toujours aussi généreux et laissait présager une belle arrière-saison. L'haleine douce et tiède de la brise, en cette fin d'après-midi, aurait pu faire croire que l'on était encore en été. Dans le lointain, des montagnes, aux cimes couronnées d'une

longue écharpe de neige, dominaient d'autres sommets moins élevés, offrant à ce jeune paysan meusien, un bien inhabituel spectacle. Quelques rares nuages clairs moutonnaient dans l'immensité pure du ciel myosotis.

Jamais Adrien n'avait vu de montagnes, jamais il n'avait vu une ville aussi énorme que Grenoble, lui qui n'avait quitté son village natal que pour se rendre, une ou deux fois par trimestre, à Bar-le-Duc dont le nombre d'habitants était beaucoup moins important. Il était convenu que l'on viendrait le chercher à la gare. Le télégraphe était décidément une magnifique invention. Adrien descendit rapidement du train, sa valise à la main, et chercha d'abord sur le quai pour voir si quelqu'un l'attendait, puis entra dans le hall. En fait il ignorait qui viendrait le chercher, serait-ce un employé de ses cousins ou bien leur fils unique – le fait de n'avoir qu'un seul enfant, était commun à leurs deux familles – ou bien encore, serait-ce un voisin ou le fermier lui-même ? Le jeune homme suivit le flot des voyageurs et sortit de la gare. Il n'eut pas longtemps à attendre car dès la porte franchie, il entendit une voix claire crier son prénom.

FIN DE L'EXTRAIT